

LE SALAUD MALHEUREUX
RIRE ET DÉRISION DANS UN TEXTE ORIENTAL DU MOYEN ÂGE

Francesca Maria Corrao

Istituto Universitario Orientale, Naples

Ibn Dāniyāl¹, poète de Mosul, émigré au Caire après la conquête des Mongols, exerçait sa profession d'oculiste au marché de la ville, mais sa fortune commença à tourner lorsque ses vers conquirent la sympathie de certains princes mamelouks qui surent apprécier, et tolérer, son esprit satyrique acéré. Le texte qui le rendit célèbre est une oeuvre pour le théâtre des ombres, dont l'on présente ici le protagoniste de la première *bāba*², le prince de l'union (Amīr Wiṣāl), parodie probable d'un émir ami de l'auteur. Le héros, un soldat mamelouk, se vante dès le début d'être un fanfaron que poursuivent à la fois les événements de son époque et la malchance: contraint de quitter les collines de sa ville de Mosul (à cause de l'arrivée des Mongols), il retourne dans la terre bien-aimée d'Égypte, patrie de la débauche, au moment où Baybars impose au pays une vague moralisatrice. Aux termes d'un édit, des rentes lui sont assignées, or elles n'ont pas la moindre valeur; on lui donne un cheval, mais c'est une mauvaise rosse; et lorsqu'il se décide enfin à prendre femme pour enfanter une descendance légitime, dans le respect de la Loi coranique, une entremetteuse réussit à le berner en lui refilant une horrible vieille. Sur un ton plutôt affable, il se présente ainsi (le mètre de ces vers est *ḥafīf*) (Ibn Dāniyāl, *Plays* 7, Khawam 1997:32, Corrao 1990:21):

*“Avant de faire repentance,
je possédais une fortune.
Ce n'étaient pas de grands biens,
mais un paradis où je m'ébattais.
Non, pas de palais,
mais de belles pupilles,
avec beaucoup de coupes
remplies à ras bord de boisson.”*

¹ Ibn Dāniyāl, *Plays*. Pour la traduction, voir Corrao 1990; lorsqu'il ne s'éloigne pas trop du texte, je préfère à ma version la belle traduction française de Khawam 1997.

² L'oeuvre est divisée en trois actes, *bāba*, autonomes, que j'ai intégralement traduits dans Corrao 1990.

Toutefois, quand on lui demande de bourse délier pour fêter son contrat de mariage, c'est avec davantage de réalisme qu'il déclare sa condition misérable³:

*"Prenant mon courage à deux mains, j'ai signé ce contrat en invoquant la générosité de mes compagnons/
je m'en remets à Dieu, en lui demandant le nécessaire pour vivre et en le priant de me rémunérer avec abondance,/
je haïssais ma couche solitaire, et la façon dont la truffe des chiens reniflait mon postérieur./*

Lorsque je demeure seul, je ne vois auprès de moi aucun ami avec qui manger et boire./

Si je m'étouffais chez moi, je mourrais patiemment sans que les gens ne sachent ce qui m'arrive"/

Il est certain qu'à cette époque historique de crise et de déchéance du khalifat, la peur de vivre un présent affecté par des calamités en tous genres marque tout le monde sans distinction, où oppresseurs et opprimés se côtoient parfois sous le joug d'un sort identique. Ibn Dāniyāl rejoint dans une sorte de destin commun les nouveaux seigneurs, qui passent leur vie entre les faits d'armes et les humbles de tout temps, à savoir les gens ordinaires. Cet homme bouleversé par la rapidité du changement de régime inauguré par Baybars est obligé de s'adapter, et d'exécuter les ordres à la lettre; en effet, il débute en affirmant (métrique *ṭawīl*) (Ibn Dāniyāl, *Plays* 5, Corrao 1990:12):

"Avant (que l'hôte) n'impose sa crucifixion, la loi se montrait indulgente et la peine légère pour délit d'ivresse./

Mais, lorsque le crucifix est apparu, j'ai dit à mon ami: la punition a dépassé les bornes, je t'exhorte au repentir"

Le vaurien qui a traversé son existence en passant d'une transgression à l'autre et en se vantant de sa perversion, décide de se racheter confronté à la peur de la mort. Or sa décision de se soumettre aux contraintes de la loi nous le dévoile inadéquat, sot et poursuivi par le mauvais sort. Cependant, dans son désir de s'adapter aux choses à la lettre, l'émir devient un vengeur qui s'ignore: avec ses vers chargés de réalisme cru, il venge les fictions aussi idylliques qu'abstraites de la poésie officielle; il venge

³ Ibn Dāniyāl, *Plays* 37, Corrao 1990:79-80. Dans les vers suivants, la brillante traduction de Khawam (1997:92) s'écarte légèrement des manuscrits édités par Kahle. A propos de la culture du jeu de hasard, voir Rosenthal 1975:41, 44-45, 52-55.

*est liquéfiée par les morsures;/
 jour et nuit on aperçoit les puces qui
 s'accrochent à mon corps comme des sangsues./
 Les moustiques voltigent comme des plumes
 et dès qu'elles le peuvent sucent une veine;/
 le rat galope comme un cheval de course,
 sur chaque espace ouvert de la superficie,/
 en mangeant le bois du plafond comme un rabot
 au fil aiguisé par la lime/".*

Le personnage d'Ibn Dāniyāl nous fait rire parce qu'il doit se mesurer aux mutations rapide du temps et qu'il s'avère inadapté. C'est le même poète qui ne vit plus à la cour des grands mais affûte son ironie pour décrire la réalité où il baigne, à savoir le marché. Pour rester fidèle au climat et à la culture du marché, il est obligé de transgresser dans la forme et le fond les règles de la poétique classique. Et son public s'amuse de cette transgression, qui souligne l'extranéité qui existait de facto entre le langage et les problèmes de ses spectateurs - les mamelouks et le commun des mortels - et les thèmes repris par les poésies classiques. La crise des valeurs qui a succédé à la chute de l'Empire du Khalifat Islamique suscitait la crainte; les règles des nouveaux seigneurs faisaient peur, préoccupations auxquelles venaient s'ajouter les guerres et les catastrophes naturelles, telles que les épidémies de peste. Un tel contexte renforce la nécessité du rire, car, en riant, il est possible de prendre de la hauteur et de voir les choses en position de force pour écarter, tout au moins un instant, les soucis de la vie.

Le Coran associe le rire à la vie, par opposition aux larmes, identifiées au trépas, puisque le rire est la seule chose restant au pauvre malheureux pour soulager son âme effrayée face à la mort qui l'entoure de toute part. Le symptôme concret de la peur d'affronter la vie est la faim, un vide qui vous consume l'existence, une faim pantagruélique qui dévore également les animaux, et l'homme - nous dit Ibn Dāniyāl - en est réduit à un état de prostration tel qu'il devient encore plus faible qu'un animal, tant il est vrai que c'est la présence des animaux qui domine dans la scène à peine décrite. Le héros n'est plus qu'un crève-la-faim, et même son héroïsme devient grotesque (Bachtin 1979, Corrao 2001 et 1991:81-86), ridicule; dans l'oeuvre pour le théâtre des ombres, le mamelouk ne fait plus peur à personne, la misère l'a abaissé jusqu'à le réduire au même niveau que ceux qu'il brimait auparavant. Nul n'est épargné par la faim ou la peur de la mort, des armées entières sont réduites à néant par la famine (Ibn Dāniyāl *Plays* 17, Khawam 1997:52, Corrao 1990:36):

*"Des troupes entières assoiffées
 se résignaient à boire leur urine.*

*Affamées par toi, elles étaient réduites
à manger leurs excréments”.*

Tout concourt à définir la malchance du personnage principal, jusqu'à son cheval qui est en réalité une rosse. Certains contemporains d'Ibn Dāniyāl confirment d'ailleurs ce qu'il déclarait, à savoir que la composition des vers sur le cheval coïnciderait réellement à un don misérable qu'il aurait reçu d'un émir en échange d'une poésie. D'ailleurs, après s'être livré à une invective mordante, il paraîtrait que le pitoyable cadeau ait été remplacé par un cheval un peu plus digne⁴:

*“J'ai une bête de somme funeste
que les gens connaissent,
claudicante et, en plus,
sourde et muette.*

*(...) Le maréchal-ferrant a refusé
de la traiter, la voyant trop faible,
semblable à une fourmi qui marche,
les palettes souffrant de panaris.*

*(...) Ou bien la vieille l'a transformée
en un corps sans vie, récalcitrant,
ou en ancien combattant,
semblable à une écriture effacée.*

*(...) On m'a dit: “Donne du repos
à cette monture. Courir est funeste
pour elle.” J'ai répondu: “Inutile.
Elle représente le comble de la malchance.”*

La réalité tragique s'oppose admirablement à la fiction poétique, et, quelques vers plus loin, en réclamant un cheval qui soit plus digne de lui, le prince récite des vers qui exaltent le cheval idéal, de souche noble, semblable aux pur-sang que montaient les premiers héros islamiques. La comparaison entre la réalité et cette image stylisée déchaîne les rires du public. Le fait de rapprocher deux poésies à la teneur si différente entend souligner l'impossibilité d'une confrontation entre la réalité trop pénible du présent et celle d'un monde idéal disparu à jamais. D'un sourire, l'auteur

⁴ Corrao 1996:51-52; Ibn Dāniyāl, *Plays* 30; ici, la traduction est de Khawam 1997:77-78; Corrao 1990: 67-68.

souhaite atténuer ce qui est irrémédiablement perdu pour rendre la vie plus fluide et plus légère. Le pauvre prince mamelouk est aux héros arabes de naguère ce que sa vieille carne est au pur-sang, mais voilà apparaître le cheval de ses rêves⁵:

*“Ô te voici beau cheval bai, le front taché de blanc, tu surgis comme un vin
nouveau aux bulles pétillantes/
(...ô) cheval pie à la vue plus agréable à l’oeil que celle de l’éclair lacérant les
nuages⁶/
tes quatre (jambes) sont comme des lances soutenant une tour, solides, qui
portent une croupe chargée de trophées./
ta crinière est comme une grappe de tamarix sous la colombe qui roucoule,
tes flancs comme les dunes d’un mirage/
ton oreille tendue comme une sentinelle aux aguets, qui semble écouter un
discours/
tu avances d’un pas majestueux, précédant ton ombre de tes reins orgueilleux
qui forcent l’admiration” (...)*

Pour Ibn Dāniyāl, il est évident que tout ceci évoque un rêve fort distant de la dure réalité; toutefois, même au coeur de la calamité, le soldat généreux pourra se montrer sage, pour peu qu’il ne baisse pas les bras et qu’il sache porter sur le monde un regard d’espérance; en effet, voilà ce que nous suggère le poète (Khawam 1997:53; Ibn Dāniyāl, *Plays* 17; Corrao 1990:37):

*“La malchance, tu ne lui porteras
aucune attention, si ce n’est
pour la transformer
en une source d’inspiration.”*

Ibn Dāniyāl nous rappelle que, s’il sait rire de lui-même et regarder droit devant lui sans pleurer sur le temps qui passe, alors sa vie pourra continuer, en route vers le renouveau, prête à tracer un chemin neuf pour l’humanité. Là où, dans les films

⁵ Les Mamelouks étaient cependant passionnés d’art d’équestre, et, durant leur règne, ce sport connut son heure de gloire, Corrao 1996:82. Ibn Dāniyāl, *Plays* 33; Corrao 1990:70. Vers que Khawam (1997:82) traduit ainsi: “Donne-moi, ô Vizir un cheval brun avec une tache blanche au front, qui marche avec grâce, tel un jouvenceau séduisant ses amants”.

⁶ Ce vers manque dans Khawam, tandis que le suivant est ainsi rendu: “Ses quatre jambes fines supportant une forteresse d’où jaillit de toutes parts une mort certaine”; le vers après est absent, et le successif est rendu de la manière suivante: “Il dresse les oreilles comme s’il aimait entendre les discours suscités par son ardeur combative”, le dernier récitant: “Le soleil derrière lui projette son ombre en avant. Il essaie de la devancer et sa force provoque l’admiration”. (Khawam 1997:82)

de Chaplin, le protagoniste s'avance vers un nouvel horizon, dans le spectacle d'Ibn Dāniyāl, le héros part confiant en pèlerinage pour aller purifier son âme à la source: les lieux saints de La Mecque.

REFERENCES

A. Source primaire

Ibn Dāniyāl, *Plays* = Muḥammad Ibn Dāniyāl, *Three Shadow plays*. Édité par P. Kahle, appareil critique par D. Hopwood. Cambridge: J.W. Gibb Memorial, 1992.

B. Sources secondaires

Bachtin, M. 1979. *L'opera di Rabelais e la cultura popolare*. Turin: Einaudi.

Corrao, Francesca Maria. 1990. *La fantasmagoria delle ombre di Ibn Dāniyāl*. Thèse de doctorat de recherche, Université de Rome "La Sapienza".

———. 1991. "Improbable Giufà". *Le Cheval de Troie* 4.81-86. Bordeaux.

———. 1996. *Il riso, il comico e la festa al Cairo nel XIII secolo*. Rome: Istituto per l'Oriente C. A. Nallino.

———. 2001. *Storie di Giufà*. Palerme: Sellerio.

Khawam, René R. 1997. *Le Mariage de l'émir conjonctif*. Paris: L'Esprit des Péninsules.

Rosenthal, Franz. 1975. *Gambling in Islam*. Leiden: E. J. Brill.